

Marie-Sybille de VIENNE

MODERNITES PARADOXALES
carnet de voyage sur les traces de la
dynastie birmane de Konbaung

Depuis la promulgation par le S.L.O.R.C. en juin 1989 de la “loi sur l’adaptation des expressions” – tout un programme de manipulations sémantiques¹ attestant d’une crise identitaire que l’on tente de conjurer par un jeu sur l’onomastique destiné à “birmaniser” le vocabulaire – la Birmanie est devenue Myanmar : il s’agissait ainsi de prendre en compte tous les groupes ethniques du pays, et non plus la seule ethnie birmane², et, dans la foulée, d’éradiquer la terminologie coloniale. Certes, depuis les années 1920, la Nation birmane transcendant les diversités ethniques était désignée par deux termes concurrents, *Bama*³ et *Myanma*⁴, les Anglais s’en tenant à l’appellatif *Burma*. Reste que *Bama* comme *Myanma* se réfèrent à la langue birmane, ce qui rendait d’autant plus malvenue la manipulation de la junte ; on comprend donc que l’ancienne enseignante de littérature birmane qu’était Aung San Suu Kyi ait refusé de se plier à la nouvelle terminologie.

Mais le jeu identitaire birman ne se résume pas seulement à cette apparente dialectique entre Birmans et non-Birmans ; ainsi la loi sur la citoyenneté de 1982⁵ définit-elle trois catégories de citoyens : 1°) les citoyens à part entière, qui sont à même de prouver le lieu de naissance et la nationalité de leurs ancêtres

¹ Voir p. 44 de HOUTMAN, Gustaaf, *Mental culture in Burmese crisis politics, Aung San Suu Kyi and the National League for Democracy*, Tokyo, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, Tokyo University of Foreign Studies, 1999, 392 p.

² Voir p. 45 s. de HOUTMAN, *op. cit.*

³ Retenu par le parti de gauche *Dobama*, dont U Nu était l’un des membres.

⁴ Retenu par le Greater Council of *Myanma* Associations.

⁵ HUMAN RIGHTS WATCH, *Burma*, 1997, <http://www.hrw.org/reports/1997/burma2/burma-04.htm>.

antérieurement à l'annexion britannique de la basse Birmanie, soit il y a près de deux siècles (1823) ; 2°) les citoyens associés, dont un ou plusieurs ancêtres, après 1823, étaient ressortissants d'un pays étranger ; 3°) les citoyens naturalisés⁶, dont un des deux parents est citoyen de plein exercice, et l'autre citoyen associé. De seconde zone, les citoyens associés ne peuvent ni posséder de la terre, ni exercer de métiers hautement qualifiés⁷ et ne sont évidemment pas éligibles. Depuis 1990-91, la carte d'identité, dont le port est obligatoire (déplacements, accès aux services sociaux, etc.), en sus du nom et du domicile du titulaire, mentionne la religion et l'origine ethnique... Dans cet Etat qui fut officiellement socialiste jusqu'en 1988, le moindre des paradoxes n'est-il pas que le code de la citoyenneté s'appuie sur l'examen des généalogies : référence implicite à d'anciennes pratiques palatines préférant le droit du lignage au droit du sol ? Quoi qu'il en soit, les populations vivant dans des zones non contrôlées ou reprises de fraîche date par les autorités gouvernementales, dont un certain nombre n'ont eu que très récemment accès à l'écriture, sont marginalisées : dépourvues d'état-civil, elles ont le plus grand mal à se faire inscrire sur les registres alors même que la loi leur reconnaît théoriquement une "citoyenneté à part entière" : l'inscription de ces hors-statuts devient alors le fait du prince. Comment peut-on dans ces conditions être *Myanmar* ? Et que signifie "être *Myanmar*" ?

L'écho des anciennes dynasties, singulièrement de la dernière, celle de Konbaung, permet d'esquisser une première saisie de la complexité birmane par la convocation de quelques points sensibles de l'histoire. L'on repère ainsi tout à la fois deux interrogations majeures, le rapport aux étrangers et le poids des modèles politiques concurrents des minorités 'historiques' (les Môn et les Shan) ; et le traitement qui en a été effectué par la dynastie de Konbaung : la célébration d'une symbolique royale, qui, en explicitant les hiérarchies territoriales et ethniques, devient instauratrice et garante de l'ordre. Et dans le même temps, cette lecture à rebours pose le problème des relations des Birmans à la modernité.

1. MON VERSUS BIRMANS

1. Pegu *al.* Bago

La constitution du premier empire birman par la dynastie de Pagan⁸ s'est opérée par la conquête d'une partie du royaume môn de Thaton, autorisant non seulement la formation d'une vaste entité territoriale, mais également la récupération des instruments culturels permettant de la gérer (l'écriture birmane fut empruntée aux Môn), transfusion qui s'est réitérée tout au long de l'histoire.

⁶ On peut noter que, selon cette loi, Ne Win serait un citoyen naturalisé, à la différence de Aung San, citoyen de plein exercice...

⁷ Médecins, ingénieurs, enseignants, employés des firmes ou ambassades étrangères, ou auprès des agences internationales.

⁸ Voir sur la naissance de la "birmanité", UNG-THWIN, Michael A., *Myth and history in the historiography of early Burma, paradigms, primary sources and prejudices*, Singapour, ISEAS, 1998, 220 p.



*PEGU, LE GRAND BOUDDHA DE SHWETALYAUNG
(Photographies de l'auteur)*

La construction identitaire birmane passe ainsi métaphoriquement par la négation de la composante môn : Aung San n'envisagea même pas de convier les Môn aux entretiens de Panglong en 1947 ; le môn fut interdit d'enseignement jusqu'en 1998⁹, etc. Pourtant, la composante môn affleure un peu partout en Basse Birmanie, notamment à Pegu, l'ancienne capitale du royaume de Hamsavati (XIII^e - XVI^e s.). Après sa conquête en 1551 par le roi birman Bayinnaung (1551-1581), de la dynastie de Toungoo¹⁰, qui y établit deux ans plus tard sa capitale, les nouveaux maîtres firent méthodiquement de la récupération des sanctuaires môn l'un des instruments de leur légitimation ; "birmanisées", les principales pagodes de Pegu (Shwemawdaw, reconstruite à la fin des années 1750 par la dynastie de Konbaung, etc.) sont ainsi de fondation môn¹¹.

⁹ Il fallut pour autoriser l'enseignement de la langue un cessez-le-feu avec la rébellion môn. Pas question pour autant d'avoir des écoles enseignant en môn : l'enseignement du môn n'y est autorisé qu'en dehors des heures de cours et les fins de semaine. Cf. *Mon Culture and literature survival project*, <http://monland.org/display.php?page=11&lang=eng>.

¹⁰ 1486-1752 (interrègne de 1599 à 1605). Voir sur l'histoire birmane SCOTT, J. G., *Burma from the earliest times to the present day*, Londres, T. Fisher Unwin, 1924, 372 p. ; HARVEY, G.E., *History of Burma from the earliest times to 10 March 1824*, Londres, Longmans, 1925, 415 p.

¹¹ Il en va de même de la Shwe Dagon, à Rangoon.

Ce jeu de restauration des sanctuaires môn dépasse largement le champ d'exercice de la royauté birmane : ainsi, lors de la construction du chemin de fer entre Rangoon et Toungoo¹², par les Britanniques, un entrepreneur 'découvrit'-il en 1881 les vestiges d'un Bouddha couché. Lequel Bouddha, à l'instar de Pegu, était passé à plusieurs reprises des Môn aux Birmans : érigé à la fin du X^e s. par le roi môn Migadippa, et surtout restauré par le roi môn Dhamazetti (1472-1492), puis par le birman Bayinnaung, il fut abandonné en 1757 après la destruction de Pegu – redevenue capitale môn en 1740 – par le fondateur (birman) de la dynastie de Konbaung, Alaungpaya. Moyennant quoi un riche marchand – dont on reste étonnamment discret sur l'appartenance ethnique – redécouvrait le site et déclenchait la restauration du Bouddha (dimensions actuelles, 55 m sur 16). La générosité des fidèles permit vingt ans plus tard de le recouvrir d'un pavillon ouvert (*tazaung*) en 1906, opération qui – au lendemain de la destitution de la dynastie de Konbaung, dont les titulaires sont exilés en Inde – matérialisait métaphoriquement l'ouverture à l'étranger, offrant ainsi prétexte à la resacralisation d'un site royal môn, par alliance avec les vainqueurs des Birmans, les Britanniques, et leurs vassaux bengalis. La dévotion populaire se trouva ainsi sanctifiée par la technique occidentale, laquelle édifia une vaste charpente métallique à la Eiffel, fabriquée par une firme britannique basée dans l'un des fleurons de l'Empire des Indes : Calcutta. Ladite firme, Burn & Co, nationalisée après l'indépendance, a survécu jusqu'à aujourd'hui¹³... Partant, la charpente de ce sanctuaire 'birman' – sortie, vraisemblablement, des mêmes ateliers que les rails du chemin de fer Rangoon-Toungoo¹⁴, fut montée par des ouvriers indiens...

2. Syriam *al.* Thanlyin : Portugais, Môn, Birmans, Britanniques et Français

En parallèle, cette même modernisation des transports fut introduite à Thanlyin, l'ancienne Syriam, par les colonisateurs britanniques ; au début du XX^e s., ils mirent en exploitation les gisements de pétrole situés près de Chauk, et construisirent une raffinerie à Syriam¹⁵, pour profiter des installations portuaires. Mais c'est aux Chinois que l'on doit le pont de 270 m de long sur la rivière de Pegu, achevé en

¹² Inaugurée en 1884.

¹³ Burn Standard Ltd. (B.S.L.), 2.500 employés, actuellement en restructuration..., dont le siège est situé ... à *Burnpur* (la ville de Burn), près de Calcutta.

¹⁴ B.S.L. continue à travailler pour les chemins de fer indiens, notamment en fabriquant des wagons et des rails.

¹⁵ La production de pétrole a ensuite décliné de 1941 à 1957 ; puis la raffinerie fut réparée en 1957, et enfin agrandie et réaménagée grâce à l'aide japonaise en 1979 : en particulier un pipeline fut construit entre Syriam et le champ pétrolier de Mann. Mais depuis le milieu des années 1980, la production de pétrole birmane a été divisée par trois : de 1,4 millions de barils en 1985 à 0,47 millions barils en 1999 (voir *Myanmar data on CD-Rom*, Ministry of National planning and economic development, Central Statistical organization, 2000).

décembre 1989¹⁶ : ils ouvraient ainsi la liaison par route et voie ferrée de Rangoon à Syriam, jusqu'alors accessible par un bac. Et dans la foulée, le gouvernement birman lançait un projet de création d'une zone industrielle et économique destinée à accueillir les investissements étrangers. Même si ce projet reste encore à ce jour en devenir, Syriam renoue ainsi avec sa vocation première : celle d'un comptoir qui, profitant de l'ensablement de Pegu, aujourd'hui dans les terres, accueillait les diverses communautés opérant en Péninsule, Chinois, Indiens, Persans... Et, à partir du XVI^e siècle, les Occidentaux, lesquels faisaient irruption en pleine crise dynastique, les Môn affrontant alors la puissance montante du golfe du Bengale, les Arakanais.

Ici comme ailleurs les Portugais¹⁷ constituèrent l'avant-garde. Le plus célèbre fut Philippe de Brito, mercenaire au service du roi d'Arakan Min Razagyi, qui tenta de se tailler une principauté autocéphale à Syriam : il y construisit en 1599 un fortin en bois, puis, l'année suivante, un fort de brique¹⁸ et un poste de douane. P. de Brito s'était emparé en 1608 de la grande cloche de la Shwedagon, offerte à la pagode par le roi môn Dhammazedī (1472-1492). Les Portugais, qui s'étaient distingués par leur maîtrise de la fabrication et de l'usage des armes à feu et de l'artillerie, avaient l'idée d'en récupérer le bronze pour fondre des canons ; vu sa masse (180.000 vis, soit quelque 300 t), il fallut la transporter par le fleuve, sur un radeau ; mais la cloche coula en route, au confluent des rivières de Pegu et de Rangoon¹⁹. Qui plus est, à force de piller les pagodes, Brito exaspéra les Môn : du coup, en 1613, l'un de ses officiers môn ouvrit grand les portes de la forteresse, alors assiégée par le roi birman de la jeune dynastie de Toungoo, Anaukpetlun (1605-1628). Son goût du lucre et ses tendances iconoclastes valurent ainsi à Brito, qui avait pourtant cru sceller par un mariage une alliance avec les Môn²⁰, de mourir empalé.

¹⁶ Sa construction coûta quelque 13,8 millions \$; voir *Burma alert*, octobre 1995, <http://www.ibiblio.org/pub/academic/political-science/freeburma/ba/1995/ba1095.html>.

¹⁷ BOUCHON, Geneviève & THOMAZ, Luis Filipe eds., *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy : relation portugaise anonyme (1521)* [trad. anglaise par Louise Shackley], Paris, Centre culturel portugais, J. Touzot, 1988, 472 p.

¹⁸ Voir la thèse de GUEDES, Maria Ana Serra Marques, *Interferência e integração dos Portugueses na Birmânia : ca. 1580-1630*, Lisbonne, Fundação Oriente, 1994, 261 p., cartes. Et les travaux de SUBRAHMANYAM, Sanjay, *Improvising empire : Portuguese trade and settlement in the Bay of Bengal, 1500-1700*, Delhi & New York, Oxford University Press, 1990, 269 p. ; *id.*, *Portuguese Empire in Asia, 1500-1700*, Londres, Longman, 1992, 384 p.

¹⁹ En 2001, l'archéologue-aventurier de marine britannique, Mike Hatcher, a monté un projet (cofinancé par des firmes japonaises, australiennes et américaines), pour récupérer la cloche malgré les difficultés techniques dues à son poids, à l'aide d'une plateforme de type pétrolier. Voir *BBC News*, 22/1/2001, <http://news.bbc.co.uk/1/low/world/asia-pacific/1130130.stm>. Ce projet, qui avait le soutien, semble-t-il de Khin Nyunt, traînait dans divers cartons (y compris français) depuis au moins cinq ou six ans. Il semble toutefois qu'il n'ait pas encore démarré, Hatcher étant pour l'heure empêtré dans le suivi de ses dernières découvertes aux Philippines.

²⁰ P. de Brito avait marié son fils à la fille d'un des plus importants princes môn, Binnya Dala, qui contrôlait le port de Martaban ; voir p. 399 de HALL, D.G.E., *A history of South-East Asia*, Londres, Macmillan, 1991, 1070 p.



SYRIAM, L'ÉGLISE 'PORTUGAISE' DE 1749



*SYRIAM, INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE, AVEC L'ÉDICULE CONTENANT LES DEUX STÈLES
SUBSISTANTES*



PIERRE TOMBALE BILINGUE PORTUGAIS-BIRMAN DE MARIA DIAZ CONSERVEE SOUS LA
STELE BILINGUE LATIN-ARMENIEN REMERCIANT LES AGUALAR



ESTAMPAGES DES PIERRES TOMBALES DE GUILHERMO STRINGFELLOW
ET D'IZABEL DE ABREU

Ce qui n'empêcha pas d'autres Occidentaux de se précipiter pour prendre la place des Portugais à Syriam, les Hollandais (en 1635²¹), puis les Britanniques (1647²²).

Pour autant, les rares vestiges occidentaux qui subsistent à Syriam ne sont pas véritablement portugais – même si l'église est désignée comme 'portugaise' par le panneau récemment posé par le service archéologique. Lors de l'une de leurs multiples guerres avec les Môn, qui venaient de se reconstituer en royaume indépendant en 1740, les Birmans reprirent Syriam en 1744, laquelle fut aussitôt reconquise par les Môn : après deux sacs successifs, il ne restait plus rien des lieux de culte construits par les Portugais.

²¹ La V.O.C. ferma son comptoir en 1679 (voir p. 318 de MANTIENNE, Frédéric, *Les relations politiques commerciales entre la France et la Péninsule indochinoise (XVII^e siècle)*, Paris les Indes savantes, 2001, 395 p.).

²² L'East-India Company resta à Syriam jusqu'en 1656 ; puis le comptoir servit aux négociants britanniques indépendant engagés dans le commerce d'Inde en Inde.



ESTAMPAGE D'UNE PIERRE TOMBALE TRILINGUE ARMENIEN-PORTUGAIS-BIRMAN
entrée du site

Ce fut un père barnabite italien, le P. Nerini, qui reconstruisit en 1749 la mission de Syriam, avec l'aide d'un riche arménien²³, Nicola de Agualar, et de son épouse Margarita, vraisemblablement à l'endroit où fut édifiée la première citadelle portugaise : une église de brique de quelque 25 m de long, une dizaine de 10 de large et 10 de haut. Seuls subsistent aujourd'hui les murs sur trois côtés (la nef et les deux côtés latéraux, mais pas le fond) et trois estampages de pierres tombales en piteux état, mal protégés par un grillage et un plastique, à l'extérieur du monument (on ignore où se trouvent les tombes ; peut-être dans le fouillis de la végétation qui recouvre le sommet de la butte ?). Le premier (1749), malheureusement déchiré, est trilingue (arménien, portugais et birman) ; le second (en portugais, datant de 1742) est celui d'un anglo-portugais, Guilhermo Stringfellow ; le troisième, en portugais, concerne Izabel, épouse de Francisco de Abreu. Un dernier estampage (1750) rappelle la générosité de Nicola et Margarita de Agualar²⁴.

Un petit édicule en parpaing et en tôle ondulée placé dans la nef protège deux stèles : l'une, verticale, bilingue arménien-latin, remercie le couple Agualar²⁵ ; l'autre, horizontale et bilingue portugais-birman, recouvrait la sépulture de Maria Dias, épouse d'Antonio Fernandes (morte en mars 1732). Refondation éphémère, car l'église fut détruite lors du sac de Syriam par Alaungpaya, le fondateur de la dynastie de Konbaung, en 1756, et Nerini, soupçonné d'espérer des secours de Pondichéry, fut décapité.

Il fallut attendre un siècle (1870) pour qu'une nouvelle église catholique soit construite à Syriam, cette fois par les pères des Missions étrangères, sous les ordres de Mgr. Bigandet : l'église du Sacré Cœur... Pourtant, ce n'est pas cette église française qui survit dans les mémoires, mais la mission construite fin XIX^e par les Anglicans : *Church of Resurrection*²⁶. En relativement bon état, elle fut vraisemblablement abandonnée lors du départ forcé des derniers missionnaires occidentaux, en 1964. L'endroit est pour le moins mélancolique : un porche déginglé fermé par une porte et un cadenas – encore faut-il trouver le maître des clés local – donne accès à une vaste cour entourée sur un angle de bâtiments en brique recouverts d'un crépi ocre, relativement bien entretenus : une succession

²³ RANTOANDRO, Gabriel, "Une marchand arménien au service de la compagnie française des Indes : Marcara Avanchiz", *Archipel* 17, pp. 99-114.

²⁴ *Aedem hano ad fidem propagandam cler^{icis} reg^{bis} Sⁱ Pauli Nicolaus de Agualar et Margarita conjux aedificabant – anno domini sancto – MDCCL*. Texte cité – avec quelques erreurs – par le P. Paul BIGANDET, vicaire apostolique en Birmanie, *La mission de Birmanie*, Paris, Téqui, 1890, 3 pl., xi, 166 p., récemment réédité en anglais, *An outline of the Catholic Burmese mission from the year 1720 to 1887*, Bangkok, Orchid Press, 1995, 152 p.

²⁵ *Templum hoc beatae Mariae Virgini sine labe conceptae – Sacrum – Nicolai de Agualar natione Armeni et Margaritae conjugis aere extractum est annom domini sancto – MDCCL*.

²⁶ L'un des derniers responsables de cette mission avant la seconde guerre mondiale fut le Rev. David Patterson, dont les lettres adressées à sa mère, d'abord de Birmanie (1932-1941), puis d'Inde (1942-1943), sont conservées à Cambridge : *Patterson papers*, Center of South Asian Studies.

d'arcades au rez-de-chaussée, et des ouvertures carrées au premier étage, surmonté d'un toit de tuiles. Une centaine de mètres plus loin, une petite église recouverte d'un mauvais crépi de ciment, au porche surmonté d'une croix de lorraine bleu de ciel, semble désaffectée. Le vaste terrain central sert d'aire de jeu aux enfants du voisinage, entouré de quelques cultures maraîchères.

2. ETRANGERS VS MODERNITE : L'EMPREINTE DE LA DYNASTIE DE KONBAUNG

De fait, ce n'est pas en pays Môn, à Syriam que l'on peut rencontrer des descendants des Portugais, mais dans la première des capitales de la dynastie de Konbaung, celle d'Alaungpaya (1752-1765), à Shwebo (au cœur de la Birmanie centrale, à 114 km au nord-ouest de Mandalay). Ses successeurs ne cessèrent de déplacer leurs capitales ; les trois premiers préférèrent à Shwebo la capitale de la dynastie précédente, Ava (1765-1783) ; Bodwpaya édifia ensuite en face d'Ava une nouvelle capitale, Amarapura (de 1783 à 1819) ; Bagyidaw retourna à Ava (1819-1837) ; Tharrawady traversa le fleuve pour Amarapura (1837-1858) ; enfin le roi Mindon s'installa à Mandalay (1858-1885). A chaque fois, la population de la ville royale était invitée à déménager, et donc à se soumettre à son corps défendant à la rapacité des mandarins chargés de l'attribution des nouveaux terrains.

1. Shwebo et Bayingys

Les quelques Portugais épargnés par Anaukpetlun en 1613 furent déportés vers le nord, près d'Ava, dans une région comprise entre les rivières Chindwin et Mu, et enrôlés dans la garde royale pour leur compétence militaire, en particulier dans les armes à feu. Puis, un siècle plus tard, récupérés par la dynastie de Konbaung, dont ils continuèrent à assurer la garde. Il subsiste à ce jour près de Shwebo treize villages de ces descendants de Portugais, les *Bayingys*, qui ne conservent plus de leur ascendance portugaise que la religion catholique : même leurs noms ont été birmanisés au fil du temps. L'un de ces villages se trouve au nord du Palais de Shwebo, du côté des réservoirs ; en 1996, le réservoir a été curé et la digue exhauscée, inondant une partie du village²⁷ ; il n'en reste ainsi aujourd'hui que quelques bâtiments bien entretenus, une chapelle au crépi ocre et vert, encore en activité, et un petit presbytère proprement devant lequel se trouve une pierre tombale dont les inscriptions ont été effacées. L'église abrite un enfant-Jésus de type espagnol en plâtre, deux anges au faciès bien occidental, et des livres de chants tous neufs. Une gamine au visage teinté de *tanaka* porte au cou une médaille bleue (style Lourdes) de la Vierge Marie.

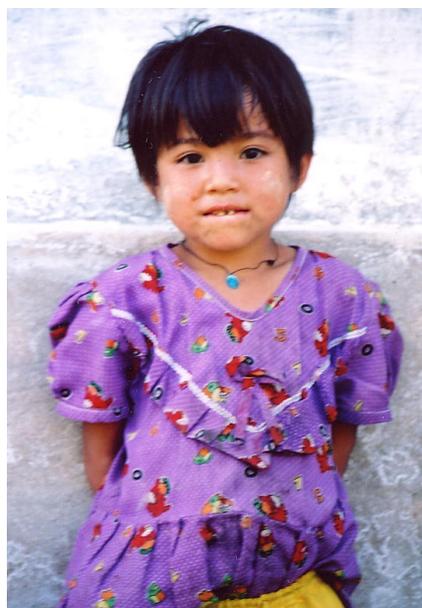
²⁷ Travaux préliminaires, apparemment, à la reconstruction du palais.



VILLAGE BAYINGY, NORD DU PALAIS DE SHWEBO



*VILLAGE BAYINGYI, PRESBYTERE
ET STELE*



*MEDAILLE DE LA VIERGE
AUTOUR DU COU*

Même si les catholiques représentent à peine plus de 1% de la population du Myanmar, la tradition portugaise perdure au moins sociologiquement : l'actuel évêque de Mandalay, U Than Aun, et plusieurs des prêtres de la région, seraient aussi des *bayingys*²⁸.

2. Amarapura

La deuxième capitale de la dynastie de Konbaung fut Amarapura (qui constitue aujourd'hui la banlieue sud de l'actuelle Mandalay). Conformément aux indications données par les Brahmanes²⁹, la ville était de plan carré d'un mile de côté, avec en son centre le palais. Il ne reste plus à ce jour que deux des bâtiments situés à l'entrée du complexe palatin, aujourd'hui occupé par un camp militaire aux gardiens plutôt rogues : le Trésor (*shwedaik*), surmonté à l'époque du roi Tharawadi (1838-1846) d'un pavillon doré qui lui servait à l'occasion de belvédère pour espionner la cour³⁰, et le soubassement de la tour de garde (*pangôn*), où étaient vraisemblablement entreposées les réserves de poudre, comme l'atteste l'épaisseur des murs.

Selon les logiques cosmologiques traditionnelles, la ville proprement dite s'organisait en quartiers : celui des Brahmanes, dont les descendants sont encore identifiés comme tels à ce jour ; celui des artisans royaux, au nord d'Amarapura, où résident encore aujourd'hui les sculpteurs, bronziers et architectes³¹ issus des familles d'artisans de la dynastie de Konbaung. Et, tout autour, les faubourgs des étrangers : les populations ramenées des territoires vaincus (Siamois et Manipuri, appelés également Kathè), et les marchands, indo-musulmans, chinois et, à l'occasion, Occidentaux – ces derniers résidant, avec les chrétiens indigènes, dans le quartier chinois : “modernité” et Chinois marchent ici de pair. La structure et la fonction des quartiers se sont perpétuées jusqu'à ce jour, même si le siège de la Couronne s'est déplacé d'Amarapura à Mandalay.

La visite de l'ancien cimetière, au sud-est d'Amarapura, en activité, mais mal entretenu, avec des ossements à fleur de terre entre lesquels l'on hésite à poser le pied, atteste d'une parité de traitement envers les étrangers, au moins dans l'au-delà :

²⁸ Pour la descendance birmano-portugais, voir Joaquim DE CASTRO, “The Portuguese of Myamar”, *Macau magazine*, 1998 ; attention, l'article contient un certain nombre d'erreurs (notamment sur Syriam).

²⁹ Voir p. 229 de SEARLE, H.F., *The Mandalay district*, volume A, Rangoon, Burma Gazetteer, 1928, 257 p. + 15 p.

³⁰ P. 146 de SEARLE, H.F., *op. cit.*

³¹ Ainsi U Win Maung, descendant d'une lignée d'artisans (arrière-petit-fils du ministre des constructions en brique et du ministre de “l'information”, et petit-fils d'un des responsables de l'architecture royale), qui a personnellement dirigé la reconstruction des palais de Mandalay, Shwebo et Bago, habite-t-il encore ce quartier (entretien d'octobre 2002).



AMARAPURA, TOMBE CHINOISE



AMARAPURA, TOMBE DU 'PRINCE THAI'

les tombes chrétiennes, portugaises, italiennes, espagnoles³² jouxtent les tombes chinoises ou indo-musulmanes... Ainsi, au détour d'un sentier, émerge au-dessus de la végétation la tombe – ou plutôt le lieu d'incinération – d'un présumé "prince thai", un pilier de brique circulaire où subsistent quelques restes de stuc, à la base décorée de feuilles de lotus, et dont le sommet évoque un reste de stupa. En face, les tombes jumelles de deux époux britanniques, dont les noms sont difficilement lisibles. Un peu plus loin, un semblant d'allée bordée de riches tombes chinoises, certaines portant des inscriptions bilingues chinois-birman, évoque la présence immémoriale des Chinois dans la région : les Chinois du Yunnan, d'abord, qui faisaient le trafic caravanier de Bhamo à Ava ; auxquels s'ajoutèrent, à partir de 1861, les premiers Cantonais, qui se rendaient à Amarapura pour y négocier le jade provenant des états Shan, puis l'expédiaient par bateaux vers Rangoon, et, de là, vers la Chine. A l'occasion, dans l'une des pagodes proches du cimetière, un vieux moine mentionne

³² On peut évoquer la tombe de l'espagnol Gonzalez de Lanciego, ancien *sahbandar* (responsable du port) de Rangoon, époux d'une indo-portugaise dont la sœur fut l'une des épouses de Bagyidaw, qui mourut en 1838, après avoir été un moment accusé de comploter contre la couronne birmane.

aussi la présence de tombes juives³³ “quelque part”, dans le désordre des vestiges archéologiques, corroborant les réminiscences de Win Maung, l’architecte restaurateur des palais royaux.

3. Mandalay et le souvenir du Prince Kanaung

C’est surtout à Mandalay que l’architecture urbaine permet de prendre la mesure de la dynastie de Konbaung, face aux douves monumentales (80 m de large sur plus de 3 m de profondeur) qui protègent l’enceinte de la ville royale : un carré de quelque 2 km de côté³⁴, chacun percé de trois portes, avec des bastions surmontés de pavillons à 5 étages (7 au-dessus des 4 portes principales) tous les quelque 170 m. Avec, en son centre, le palais rectangulaire de Mindon, s’ouvrant vers l’est par un espace en demi-cercle ; démontés, les bâtiments du palais d’Amarapura y furent transportés puis remontés. On ne saurait mieux comprendre la méfiance durable dans laquelle les Britanniques tinrent la dynastie de Konbaung en constatant que, s’ils laissèrent le Palais en l’état, ils transformèrent la ville royale en caserne (renommée Fort Dufferin) : il n’en subsiste à ce jour que quelques bâtiments épars perdus dans la verdure et les casernements des soldats, l’Etat birman ayant, à l’instar de ses anciens maîtres, continué d’y loger son armée, ce qui les rend largement inaccessibles pour les Occidentaux – à l’exception de la tour de guet, de la monnaie, et de la tombe du roi Mindon. Cette constance dans la présence militaire valut au Palais – épargné par les Japonais en 1941 – d’être bombardé par les Britanniques en 1945 : comme le palais était construit presque entièrement en bois, il n’en resta que les bases de colonnes, et trois bâtiments en dur de part et d’autre de l’axe central.

Sa reconstruction en 1989³⁵ par la nouvelle équipe au pouvoir (le S.L.O.R.C.) allait marquer le démarrage d’un second processus de légitimation, consistant à récupérer

³³ Communautés originaires d’Inde ou de Bagdad. Voir KATZ, Nathan & GOLDBERG, Ellen S., “The last Jews in India and Burma”, *Jerusalem letter* n°101, Jerusalem Center for Public Affairs, 15 avril 1988. On peut à ce propos rappeler également l’existence de plusieurs communautés présumées juives parmi les tribaux (Kuki-Chin) de l’ouest de la Birmanie, dans l’Etat Chin, dont plusieurs centaines auraient émigré en Israël (par l’entremise de Rabbi Avichail) et auraient été installés dans les colonies juives de Judée, Samarie et surtout Gaza (Neveh Dekalim) ; voir SHELEG, Yair, “Menashe in Myanmar”, *Haaretz Daily*, 23/9/2002 (www.haaretzdaily.com).

³⁴ La longueur totale de l’enceinte, mesurée en *ta* (1 *ta* = 7 coudées de 48,2 cm = 3,37 m) devait équivaloir au nombre d’années écoulées depuis que le Bouddha avait atteint le nirvana (SEARLE, *op. cit.*, p. 287).

³⁵ Sous la direction de l’architecte Win Maung, cité ci-dessus, sur la base de trois séries d’informations : le survol de 1904 de l’*Archaeological Department of India*, contenant des dessins et des photographies, où le palais était enregistré à 50% ; les registres conservés par les Birmans du transport du palais d’Amarapura à Mandalay (avant de construire une nouvelle capitale, le roi Mindon avait fait prendre copie des anciens plans et apparemment relever, *in situ*, les plans des anciens palais) ; et des enquêtes systématiques auprès des personnes ayant

les symboles de la dynastie de Konbaung³⁶ – en particulier ceux ayant trait au roi Mindon³⁷. Les généraux ne faisaient ainsi que reproduire l'opération lancée depuis le début des années 1960 par leur aîné, le général Newin, qui avait commencé (en 1962) par prendre symboliquement le contrôle de la montagne cosmique protégeant le site des plus anciennes dynasties birmanes, celles de Pagan (le mont Popa), en y construisant au sommet un sanctuaire bouddhique, puis avait récupéré en 1964, lors d'une visite d'Etat à Londres, les *regalia* de cette même dynastie de Konbaung. Le S.L.O.R.C. allait ajouter à cette célébration auto-légitimante de la royauté, l'édification (1996) d'un nouveau bâtiment pour le musée de Rangoon, servant d'écrin au Trône du Lion du palais de Mandalay³⁸ et aux tenues d'apparat de la dynastie de Konbaung, puis la reconstruction du premier palais de la dynastie, Shwebo (1999). Et dans la foulée (2002), le gouvernement réinvestissait le site de la capitale môn de Bago, ajoutant à la légitimité de la dynastie de Konbaung celle de ses prédécesseurs (birmans) de la dynastie de Toungoo³⁹, vainqueurs des Môn.

Toujours est-il que l'on trouve aujourd'hui, dans une salle située tout à l'arrière du palais de Mandalay, une seconde série de *regalia* (palanquins, tenues de cour, armes cérémonielles, etc.), et une statue moderne : celle du Prince Kanaung. Le Prince héritier (*Einsheimin*) Kanaung⁴⁰, jeune frère du roi Mindon, fut assassiné le 2 août 1866 par deux fils de Mindon, les Princes Myingun (fils aîné de Mindon) et Myingondaing – mécontents de la succession – dans le palais temporaire élevé au pied de la colline de Mandalay, où résidait le roi Mindon⁴¹ pendant la construction de Mandalay. Le Prince Padein, fils aîné du Prince Kanaung, s'enfuit alors vers le lieu de fondation de la dynastie, Shwebo, où il leva une armée ; vaincu et capturé à Sagaing par les troupes royales, il fut exécuté quelques mois plus tard.

La pagode Sandamani fut érigée sur le lieu même du crime, pour abriter les tombes de l'*Eishemin* et de son fils ; en 1874, Mindon y fit transporter d'Amarapura une statue de Bouddha en fer datant du règne de Bowdpaya (1781-1819). Pendant une semaine, en octobre, la fête de la pagode est une occasion de liesse populaire dans une ambiance de kermesse décontractée : des spectacles de théâtre (*pwe*, etc.) sont

des souvenirs du Palais. Voir également Khin Maung Nyunt, "Mandalay palace reconstructed", Myanmar information committee, Yangon, n°A-0175(I), 19/10/1997.

³⁶ Vieux *longyi*, vêtements de cour, bijoux, mobilier, etc.

³⁷ Sur ce que représente Mindon pour les Birmans, voir p. 791 de CARDINAUD-STEYAERT, Marie-Hélène, "L'énigme birmane", *Etudes*, juin 1999, pp. 789-799.

³⁸ Trône de la dynastie de Konbaung rendu à la Birmanie indépendante en 1948 par Lord Mountbatten.

³⁹ Dans le même temps, le S.L.O.R.C., avec la sensibilité interculturelle qui le caractérise, faisait sauter à la dynamite le palais princier de Kengtung en 1971, pour y construire un hôtel, et ce en dépit des protestations des élites locales, y compris monastiques : on ne saurait plus maladroitement tout faire pour se mettre les Shan à dos.

⁴⁰ Né en 1819.

⁴¹ Le roi Mindon était lui-même absent lors des faits (voir p. 67 de SEARLE, *The Mandalay district*, *op. cit.*).

offerts au public ; l'on dresse des étals de marchandises et de nourriture devant les yeux ébaubis des campagnards. C'est l'occasion pour les représentants des villages avoisinants, notamment ceux du nord de Mandalay, qui furent fondés par le prince Kanaung, de se rendre en ville ; ils logent sous des pavillons en dur construits à côté des douves du Palais, auxquels s'ajoutent les abris provisoires en bambous érigés pour l'occasion. Les tombes des deux princes auraient été déplacées dans les années 1990 par la junte. Pourtant, en dépit de la colonisation britannique, de l'avènement de la république, du passage au socialisme et de l'instauration du S.L.O.R.C., chaque année, jusqu'à ce jour, les descendants⁴² du prince assistent à un rituel commémoratif en sa mémoire.

4. Maymyo al. Pyi Oo Lwin et les limes birmanes

C'est à Maymyo⁴³, la station de moyenne altitude la plus accessible de Mandalay, à une soixantaine de kilomètres au nord-est, sur la route qui mène à Hsipaw, que l'on peut enfin rencontrer quelques-uns des descendants de la dynastie de Konbaung. D'abord ceux du Prince héritier assassiné, Kanaung, par son troisième fils, le Prince Limbin⁴⁴. A la veille de chute de Mandalay (en 1885), ce dernier avait pris la tête d'une confédération appuyée par une partie des états Shan du sud⁴⁵, avec pour objectif, une fois Thibaw renversé, de monter sur le trône et de chasser les Britanniques. L'opération échouant, les Britanniques envoyèrent le Prince Limbin en Inde, avec sa famille. Agée de plus de 80 ans, sa petite-fille, née princesse Lin Bin Tin Tin Malay (alias Daw Khin Ma Lay), laquelle a épousé un roturier, vit aujourd'hui à Maymyo⁴⁶, dans une maison coloniale de style anglo-élysabéthain : si la maison est en bon état, les temps sont durs et la fille de la maison – la quarantaine accorte et plantureuse – tient un petit restaurant. Au-dessus d'une cheminée rose et verte qui ne déparerait pas un *cottage* britannique, des portraits de famille, ceux du prince Limbin, et de son fils, en tenue d'apparat. Et au milieu, à la place d'honneur, la photo de la "sœur qui a réussi" : la belle 'princesse' Yadana Nat Mei⁴⁷, qui fut un

⁴² Enquête d'octobre 2002 ; évidemment, les descendants de Mindon, autrement dit la branche de Thibaw, lequel peu de temps après son avènement, avait fait massacrer tous les autres fils de Mindon, n'assistent pas à la cérémonie. Voir aussi p. 240 de SEARLE, *The Mandalay district, op. cit.*

⁴³ Nom donné par les Britanniques à Pyi Oo Lwin, en souvenir du colonel May, qui commanda le premier régiment britannique à y stationner, le 5^e d'infanterie du Bengale.

⁴⁴ Mort à Rangoon en 1933.

⁴⁵ Parmi les états Shan du Sud, seules les principautés de Laikha, Mong Kung, Kehsi Mansam, Mong Pan et Yawghwe avaient refusé de se joindre au mouvement (voir *Shan State magazine, year 2000*, Taunggyi). Sur la rébellion du Prince Limbin voir Chao-Tzang YAWNGHWE, "Burma and national reconciliation, ethnic conflict and State-Society dysfunction", *Legal issues on Burma journal*, n°10, décembre 2001, pp. 1-10.

⁴⁶ A l'angle des rues Sanda et Club.

⁴⁷ Alias Jun Rose Bellamy.

temps (de 1975 à 1988⁴⁸) l'épouse du Général Newin, et réside désormais à Manille⁴⁹.

A 500 m, dans une maison de même style anglo-colonial, également à l'intérieur peint en vert, avec cheminée, habite la branche princière rivale en la personne de Hteik Tin Taw Paya (al. U Tun Aung)⁵⁰ : arrière-petit-fils du prince Mindat Min (fils du roi Terrawady, frère du Prince Kanaung, du roi Pagan et du roi Mindon⁵¹), il est aussi petit-fils du roi Thibaw⁵², dont son père, le Prince Hteik Tin⁵³ Kadaw Gyi Naing, avait épousé en 1922 la quatrième fille⁵⁴ – ce qui – dans une tradition qui accorde une place prépondérante aux filiations matrilineaires – le place en position de double légitimité à la tête de la famille royale. La photographie du couple royal Thibaw - Supalayay est d'ailleurs à l'honneur dans le salon. Même si le frère de Hteik Tin Taw Paya, Taw Paya Galae, l'un des écrivains les plus célèbres de Birmanie sous le nom de plume de U Aung Zay, un temps emprisonné par les généraux, est un marxiste déclaré⁵⁵, cela ne l'empêche pas d'être l'historiographe de la famille, dont il tient à jour les registres familiaux. Et les deux frères tiennent l'un comme l'autre à perpétuer le langage de la cour royale birmane.

Reste que ce ne sont pas les ex-aristocrates birmans qui occupent les plus belles maisons de Maymyo, mais les marchands chinois enrichis, qui restaurent voire reconstruisent de toute pièce des villas coloniales de style vieille Angleterre plus ou moins repensées selon les standards hollywoodiens. Et pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir des résidences secondaires, ils peuvent louer des bungalows ruineux dans le grand hôtel de Maymyo pour occuper leurs fins de semaine. Maymyo récupère ainsi sa tradition de lieu de villégiature, mais les colonisateurs ont changé : on y compterait quelque 10.000 Chinois, dont la plupart semblent toutefois avoir des revenus modestes.

⁴⁸ Ultime avatar de la grave crise politique qui secouait alors la Birmanie, elle fut alors répudiée par Newin, sur le conseil de son astrologue.

⁴⁹ Apparemment, un autre membre de la famille, Linpin Htaik Tin Latt, serait correspondant de *Newsweek*. Voir la conférence de Khin Nyunt du 5 août 1989, <http://www.myanmar-information.net/bcp/bcp.htm>.

⁵⁰ Entretien du 29/9/2002. Le Prince Theik Tin Taw Paya possède la copie faite en 1904 de la généalogie de la dynastie de Konbaung depuis les origines, établie par les Britanniques pour identifier les princes à pensionner. Voir également "Myanmar endowed with the glory of ruby and grace of pearl", *The New light of Myanmar*, 28/8/2001.

⁵¹ Voir sur le net la généalogie de la dynastie de Konbaung, http://www.uq.net.au/~zzhsoszy/states/burma/burma_kingdom.html.

⁵² Voir DESAI, W.B., *Deposed King Thibaw of Burma in India, 1885-1916*, Bharatiya Vidya series vol. n°25, Barati Vidya Bhavan, Chowpatty, Bombay 7, 1^{ère} édition septembre 1967.

⁵³ Titre donné aux petits-fils de rois.

⁵⁴ Née le 7 mars 1886, morte le 3 mars 1936 à Moulmeyn, fille de la reine Supalayay. Hteik Tin Kadaw Gyi Naing divorça en 1929.

⁵⁵ Voir la conférence de Khin Nyunt du 5 août 1989, *op. cit.*



MAYMYO, LA PRINCESSE LIN BIN TIN TIN MALAY ET SA FILLE



MAYMYO, MAISON DE STYLE ANGLO-COLONIAL 'RESTAUREE' PAR DE RICHES CHINOIS



MAYMYO, MAISON DE LA PRINCESSE LIN BIN TIN TIN MALAY ; AU CENTRE DE LA CHEMINEE, LA PHOTO DE L'EX-EPOUSE DE NE WIN

Un peu plus loin, sur les hauteurs, outre les villages shan et danu, l'on trouve des villages ghurkas (totalisant quelque 5.000 personnes fin 2002), vestiges des contingents amenés du Népal par les Britanniques, pour surveiller de près le verrou stratégique commandant l'accès à Mandalay depuis les états Shan : Maymyo. Après la prise de Mandalay (1885), d'autres princes birmans rescapés des massacres de 1879 (en plus du Prince Limbin) s'étaient réfugié à Maymyo pour tenir tête à l'envahisseur – avec l'aide des Shan : le Prince Myizaing⁵⁶, et ses neveux, les princes Chaungwa⁵⁷. Comme les Bengalis et Madrasis résistaient mal à l'altitude, il fallut faire appel aux Ghurkas, dont certains se fixèrent en haute région. Maymyo remplaça ainsi en 1904 le palais de Mandalay comme lieu de casernement permanent pour les troupes coloniales, avec deux campements, pour les Britanniques à l'est, et pour les 'Indiens' (Ghurkas inclus) à l'ouest. Moyennant quoi les Ghurkas se trouvèrent en contact avec les Karen, auxquels ils transmirent, semble-t-il, des techniques d'arts martiaux que ceux-ci surent rapidement mettre à profit...

3. VOIES CARAVANIERES ET CARREFOURS ETHNIQUES : DE HSIPAW A MUSE

1. La route de Chine

Au-delà de Maymyo, on pénètre en pays shan. La route est gérée par la compagnie Asia World, le plus grand conglomérat privé birman, fondé en 1992 par Lo Hsing-han⁵⁸. La compagnie perçoit les péages, et fait les travaux ; l'armée et la police birmanes gèrent la sécurité : en moyenne, un péage tous les 30 km, et un sérieux contrôle de police (avec cinq séries d'acteurs, douane, drogue, immigration, police et armée) tous les 100 km. L'état de la route n'est pas homogène, alternant des tronçons

⁵⁶ Fils de Mindon et d'une reine secondaire, la reine Letpanzin.

⁵⁷ Saw Yan Naing et son frère utérin, fils du Prince Mekmaya, lui-même fils du roi Mindon et de la reine Letpanzin.

⁵⁸ Né en 1934 à Ta Tsu, Lo Hsin-Han (Luo Xinhao en mandarin), yunnanais de Kokang, rentre au milieu des années 1950 dans l'armée privée des chefs de Kokang, la famille Yang, aux côtés des frères Pheung (Peng Jiasheng et Peng Jiafu en mandarin). Après l'attaque des troupes gouvernementales birmanes en 1962, ces derniers se retirent à Mong Ko, le chef de la famille Yang, Jimmy Yang, se repliant sur la frontière thai où il prend contact avec les troupes du Kuomintang. Du coup Lo fait cavalier seul : il décide en 1964 de former une milice ralliée au gouvernement (Ka Kwe Ye, K.K.Y.), et, sur cette base, combat les frères Pheung, qui s'enfuient en Chine. Mais les Pheung reviennent en 1968 en tant que commandants du Parti Communiste Birman, avec des conseillers birmans, et s'emparent de Kokang. Lo fait alors retraite en 1969 à Lashio. En 1973, refusant de démobiliser ses milices, Lo rompt avec le gouvernement birman et passe dans la clandestinité ; arrêté en 1973, il reste emprisonné jusqu'à l'amnistie générale de 1980, où il remonte une armée, cette fois à nouveau dans un cadre du gouvernemental, celui de la Milice du Peuple (*Pyi Thu Sit*). En avril 1989, l'éclatement du Parti communiste birman (B.C.P.) envoie la vieille garde communiste en exil en Chine. Moyennant quoi en 1990, Lo Hsing-han ralliait le S.L.O.R.C., aidant Khin Nyunt à obtenir un cessez-le-feu avec la section nord du P.C.B., dominé par les Chinois de Kokang.

où l'on se croise de justesse, goudronnés mais défoncés, et des sections très correctes. Si les travaux en cours attestent d'une volonté d'amélioration à long terme (ponts, élargissement des virages, etc.), la route ne ressemble en rien à une autoroute, pas même une route nationale française à trois voies ou à grande circulation. Dans les secteurs montagneux, les camions les plus gros ne peuvent emprunter les lacets sans manœuvrer. L'équipement, station services, signalisation, etc., est présent, mais très rudimentaire, y compris les péages, même si ces derniers, à la différence des paillotes des postes de contrôle des véhicules, sont 'en dur'.

Les camions de transports dignes de ce nom (généralement japonais, pouvant aller jusqu'à 50 tonnes) représentent la moitié des transporteurs que l'on croise. Le reste est composé de véhicules plus légers et plus sommaires, aux charges disproportionnées. On croise par ailleurs plusieurs dizaines de 'taxis' collectifs, depuis des camionnettes ouvertes où s'entassaient passagers et cargaisons, jusqu'à de véritables taxis signalés comme tels par leur lumière jaune classique sur le toit. Les décomptes font apparaître une moyenne de 10 camions de 50 tonnes par heure, quelque 5.000 tonnes / jour (sur 10 heures), soit de l'ordre de 1.500.000 tonnes par an⁵⁹, ce qui donne dans les deux sens un trafic que l'on pourrait estimer à 3 millions de tonnes par an, de Maymyo jusqu'à la frontière chinoise : dans les 40% du trafic maritime officiel⁶⁰, de quoi exciter des convoitises locales, même si, dans l'absolu, ce trafic reste bien modeste...

2. Hsipaw

Surprise : à Hsipaw, la capitale du plus important des Etats Shan sous la dynastie de Konbaung⁶¹ – dont le dernier souverain, Thibaw, fils d'une princesse de Hsipaw⁶²,

⁵⁹ Pour 300 jours ouvrables par an, en tenant compte du fait que, certains jours, la route est inaccessible du fait de la mousson ou autres aléas climatiques.

⁶⁰ Voir tableau 13.17, *Statistical Yearbook 2000*, Rangoon, Central Statistical organization (CR-Rom 2000).

⁶¹ La dynastie de Konbaung – dont le fondateur, Alaungpaya, avait été soutenu par le *sawba* de Ong Pawn (i.e. Hsipaw), qui participa à l'attaque d'Ayutthaya – s'allia à plusieurs reprises à la famille princière de Hsipaw : Bowdpaya épousa en 1767 Nan Ang Bon (Nan Ang Hsung en birman) et en fit la reine en titre ; Nang Myat Sanda, sœur cadette de Nan Ang Bon, épousa le prince héritier, dont elle devient la princesse en titre, et en eut un fils, Hteik Tin Hmwe, qui devint même *sawba* de Hsipaw de 1812 à 1829 (voir p. 15 + annexe généalogique de SAI AUNG TUN, *Shan-Myanmar relations as found in the Hsipaw chronicles*, Texts and contexts in Southeast Asia, University's Historical research Department, Yangon University, 12-14 décembre 2001, 19 + 13 p.). Tharrawady épousa à son tour Nang Hseng Kye, fille du *sawba* Sao Hkun Hpaw.

⁶² Mindon épousa la reine Langshe, fille du *sawba* de Hsipaw (voir p. 4 de YAWHGHWE, Chao-Tzang [lui-même prince de Yawhghwe], "Burma and national reconciliation : ethnic conflict and State-society dysfunction", *Legal issues on Burma Journal*, n°10, décembre 2001, pp. 1-10). Mônè Bhomu, fille de Mindon et de la reine Laungshe (p. 239 de SEARLE, H.F., *op. cit.*, qui la confond avec sa mère) fut l'une des épouses de Thibaw dont elle était doublement la sœur.

en portait le nom (*Hsipaw* en shan équivaut à *Thibaw* en birman), il ne reste plus rien d'ancien. Pire : une tour-carillon municipale tonitruue toutes les heures une version criarde de l'antienne de *Jeux interdits* devant l'un des deux hôtels locaux, où les havresacs des routards côtoient les 4x4 à verres teintés d'hommes d'affaires prudemment escortés de gardes du corps.

Pourtant la tradition de la principauté de Hsipaw subsiste, un peu à l'écart de la grand route : le *haw* (palais) de Hsipaw, autrement dit le Palais de l'Est, ancienne résidence du Prince héritier, occupé à ce jour par Sao Oo Kya⁶³, fils de l'actuel chef de maison, et par son épouse, Sao Sarm Hpong⁶⁴. Construite par le *sawbwa* (prince régnant) Sao Ohn Kya⁶⁵, alors prince héritier, dans les années 1920, le bâtiment occupe le sommet d'un tertre ovoïde entouré d'eau, et ne présente *a priori* aucun signe distinctif : doté d'un étage, il semble tout au plus attester de fastes écoulés, avec un auvent surmontant quatre colonnes doriques, et deux terrasses. Reste que l'adjonction composite d'éléments architecturaux occidentaux, avec une volonté d'éclectisme, dont le maître d'œuvre était le *sawba* lui-même qui entendait ainsi démontrer sa maîtrise de la modernité⁶⁶, et de la symbolique architecturale shan (doutes, entre autres) est lourde de sens : elle fait du Palais la vitrine attestant de la capacité des Shan à maintenir les traditions indigènes, et à gérer la modernité dans sa complexité. Au fond du jardin, protégé par un écran de verdure, un petit pavillon sur pilotis rappelle une pratique plus traditionnelle de la méditation ; à proximité, l'agencement des végétaux, le jeu des éléments renvoie à une lecture microcosmique indigène.

Un peu plus loin, sur la même route, l'on accédait jadis au palais royal de Hsipaw : une réplique du Palais de Mandalay, mais moitié plus petit, avec dans la salle du trône une copie du trône du Paon, réservée à l'usage du seul souverain birman, au pied duquel siégeaient les *sawba* de Hsipaw. Seuls quatre des Etats Shan (Hsipaw inclus) possédaient un tel objet, installant métaphoriquement la cour de *Mandalay* au centre d'un *mandala* dont les quatre Etats Shan 'loyalistes' occupaient conceptuellement les quatre orientes. Après la chute de la dynastie de Konbaung, une partie de la cour de Mandalay se réfugie à Hsipaw, qui s'est ainsi trouvé

⁶³ Fils de Sao Kya Zone (fils aîné du *sawba* Sao Oh, actuellement âgé de plus de 80 ans), Sao Oo Kya est le neveu du dernier prince régnant de Hsipaw, Sao Kya Seng, qui avait épousé une autrichienne rencontrée lors de ses études à Denver, Inge Sargent, avant de disparaître en 1962, après son arrestation par l'armée birmane – vraisemblablement exécuté au camp de Ba Htoo Myo, au nord de Taunggyi (voir http://www.almanach.be/search/m/mya_hsipaw.html) ; SARGENT, Inge, *Twilight over Burma: My Life as a Shan Princess*, Honolulu : University of Hawaii Press, 1994, 216 p.).

⁶⁴ Fille du *sawba* de Hsenwi.

⁶⁵ Eduqué en Angleterre, d'abord au célèbre collège de Rugby, et ensuite à Brasenose College (Oxford), puis à Wye, dans le Kent, il régna sur Hsipaw de 1928 à 1938.

⁶⁶ Le *haw* comprenait encore dans les années 1950 un tennis et une piscine.



LE HAW DE HSIPAW



EN ROUTE VERS LASHIO

paradoxalement dépositaire de la tradition royale birmane : les musiciens, les orfèvres en or (*badaing tao*) et en argent (*badaing miao*), etc., qui s'agrégèrent ainsi aux personnels d'autres ethnies⁶⁷ (Wa, Kachin, etc.) et aux Brahmanes. L'une des épouses secondaires de Thibaw, abandonnée lors de l'exil de ce dernier en Inde, épousa même le *sawba* Sao Hkun Hseng.

Érigé, semble-t-il, sous le règne de Mindon⁶⁸, le palais des *sawba* de Hsipaw fut partiellement reconstruit sous l'occupation britannique ; détruit pendant la seconde guerre mondiale, il n'en subsiste que quelques fragments épars de murs extérieurs. Quant au troisième palais de Hsipaw, le palais d'été (palais Sakandar, construit au début du XX^e s. par le *sawba* Sao Hke pour s'extraire de la chaleur de Hsipaw), on ignore ce qu'il est devenu.

3. Lashio

La route serpente ensuite jusqu'à Lashio (282 km de Mandalay), une manière de bout du monde qui constitue le terminus de la voie ferrée. Ouverte depuis la fin des années 1990 aux étrangers, Lashio fut contrôlé à partir de 1973 par les troupes de Lo Hsing-han, dont – comme nous venons de le voir – le groupe gère la grand-route jusqu'à la frontière chinoise. La ville compte une imposante et rutilante mosquée, entourée d'un quartier indo-musulman plutôt misérable. Sur les hauteurs, un monastère bouddhiste chinois florissant : l'entrée est en rénovation ; un sculpteur professionnel connu, un maître birman originaire de l'Arakan, et parfaitement étranger à la culture chinoise, flanqué d'un jeune assistant, met la dernière main aux rois gardiens des points cardinaux en s'inspirant de brochures touristiques de Chine Populaire. Il s'agit d'un monastère féminin, où les bonzesses les plus jeunes, originaires du Yunnan, parlent non seulement le yunnanais et le birman, mais un mandarin très compréhensible : elles sont allées à l'école chinoise.

Au nord de la ville, une mosaïque de villages, Pulang (ethnie môn-khmère⁶⁹), Shan, et même Ghurkas – descendants des contingents népalais des *Burma's rifles*, mettent en valeur les collines. Au pied de l'une d'elles, un village de Pulang, descendus des hautes terres pour cultiver comme métayers ou ouvriers agricoles les terres des Chinois, où ils produisent essentiellement du maïs. Vestiges des longues maisons traditionnelles, certains habitent encore dans des maisons collectives à trois ou quatre foyers, reconnaissables au nombre d'escaliers. Mais surtout, descendus dans la plaine, les Pulang rentrent au contact de la modernité. Technique, d'abord : grâce à

⁶⁷ Ainsi, par exemple, lors des funérailles du *Sawba*, des Padaung (conduisant un cheval apparemment monté par un *nat* invisible), des Kachin, Chin, etc. participaient-ils à la procession.

⁶⁸ Sao Hkun Hseng, l'un des favoris de Mindon, fut tenu en suspicion de manière croissante par Thibaw ; se sentant menacé, il s'enfuit en 1882, gagna la Thaïlande puis se réfugia chez les Britanniques à Rangoon.

⁶⁹ Il y aurait à ce jour quelque 200.000 à 300.000 Pulang, dont de l'ordre d'une dizaine de milliers en Chine.



*MAISON COLLECTIVE PULANG : ON APERÇOIT LES TROIS ESCALIERS
correspondant aux trois familles habitant la maison*

une aide japonaise, ils disposent d'un puits avec une pompe à bras.

Culturelle ensuite : la maison du chef, qui semble faire office d'école, abrite un tableau noir ; lequel affiche non pas l'écriture birmane, mais le *bo po mo fo*⁷⁰, le syllabaire chinois du Guomintang encore utilisé au quotidien dans l'apprentissage de la langue à Taiwan, alors que Pékin utilise le *pinyin* : la modernité, ici, passe par le média de la culture chinoise – version *kokang*⁷¹.

⁷⁰ Fondé en 1913, puis standardisé en 1930 sous la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. Voir "Zhuyin Fuhao [BPMF] ", <http://www.wlu.edu/~hhill/bpmf.html> (serveur du professeur Harold C. Hill, Department of East Asian Languages and Literature, Washington and Lee University, Lexington, Virginia).

⁷¹ Autrement dit via les descendants des troupes chinoises du Kuomintang réfugiées en Birmanie, assimilés aux Chinois de Kokang. Situé le long de la Salween, de population majoritairement chinoise du Yunnan, le district autonome de Kokang (dirigé par un principicule local) devint sous les Britanniques plus ou moins tributaire de la principauté shan de Hsenwi (voir PAN, Lynn, ed., *The Encyclopedia of the Chinese overseas*, Singapour, Chinese Heritage Center, Archipelago Presse, 2000, 399 p.). Fin 1949, l'armée du Général Li Mi envahissait le nord-est des Etats Shan, avec la bénédiction d'Eisenhower et de Foster Dulles ; en deux ans, les soldats du Kuomintang y passeront de 2 à 13.000 hommes (voir *Burma debate*, vol. IV, n°3 juillet/août 1997, <http://www.soros.org/burma/burmadebate/Bdjulaug97.html>).



CHAMPS DE MAÏS DES PULANG, METAYERS DE CHINOIS 'KOKANG'



*PETITE ECOLE DANS LA MAISON DU CHEF : TABLEAU AVEC LE BO PO MO FO
soit, de haut en bas : b p m f (1^{ère} ligne) ; d t n l (2^e) ; g k h j q x (3^e)
zh ch sh r z c s (4^e, les deux dernières lettres à moitié effacées) ; a o e è ai ei (5^e)*

4. Musé

Au-delà, la route devient plus difficile, et ce jusqu'au poste-frontière de la ville de Musé (à 240 km), en face de la ville chinoise de Ruili, sa contrepartie yunnanaise. Après Hsipaw, les routards occidentaux disparaissent : il faut un permis spécial, et puis, en termes touristiques, il n'y a 'rien' à voir. Les deux derniers contrôles, à l'aller comme au retour, avant Musé sont les plus importants, le contenu des camions étant méthodiquement fouillé et inventorié. Les véhicules de transport de marchandises attendent une semaine en moyenne avant d'être contrôlés. Reste que les marchandises sensibles passent quand même, moyennant finance, et souvent la nuit, les plus précieuses le long des pistes muletières. Musé est une ville banale, où Yunnanais et minorités se retrouvent au marché. Les postes frontières sont tranquilles, les Birmans peuvent se rendre dans la journée pour leurs affaires à Ruili (au statut de zone économique spéciale), sans visa – entre autres pour faire du petit trafic frontalier (motos, textiles, bassines, etc.). Et les Chinois viennent s'encanailler à Musé : une salle des fêtes à la soviétique, au jardin décoré des vestiges archéologiques locaux (deux canons d'époque britannique), s'efforce de jouer les boîtes de nuit à leur intention, entre le patronage et la maison close. Le soir venu, de petits casinos s'ouvrent tout le long de la grand-rue, et quelques drogués traînent. Plus au sud, en pays Wa, il paraît qu'on joue avec davantage de prétention : les croupiers là-bas sont en habit, et les enchères montent plus haut. Ici, la modernité demeure à la traîne, et la vie des ethnies locales – sauf à les déplacer autoritairement – n'en semble guère bouleversée.



RUILI, VU DE MUSE



MUSE, CANONS DATANT DES BRITANNIQUES